

N'en déplaise à Rimbaud

Mercedes Deambrosis

"Je... est un autre" écrivait Rimbaud dans l'élan de son exceptionnel génie, de sa jeunesse éternelle !

Ah, si cela pouvait être ainsi dans la réalité !

Je suis, aujourd'hui, ce que l'on appelle communément, une femme entre deux âges.

Terme imprécis, sans doute, c'est le propre du vivant, entre deux âges, faute de quoi... il n'y a que la mort, la fossilisation.

Une *vieille*, si l'on se réfère à la vision de l'enfant. La mienne, un jour, les vieilles ont été des enfants. Plus ou moins.

Un ancêtre, au mieux. Une morte, toujours en vie, si l'on évoque le Moyen Age.

Sans craindre le summum du ridicule, évoquons le monde de la presse, des magazines, ou de l'économie. De la "Silver économie"...vu l'état du monde, il ne faut être ni devin ni sorcier pour penser qu'ils ont raison.

Le futur, aujourd'hui, est réduit à cela : l'argent des vieux !

Par bonté d'âme, tout à fait passagère, ceux-là, je les nommerais du bout des lèvres : **les seniors !**

Irritants, fictifs, voire irréels.

Sublimes : cheveux blancs impeccables (toujours blancs, dans un certain milieu social et culturel, pour démontrer, qu'un senior qui s'assume est toujours beau), minces ou ronds (tendance légèrement inversée ces dernières années), pleins de vitalité, en forme, sourires éblouissants. Et toute cette énergie, qui leur vient comme par miracle, ce ne seraient que les promesses de bonheur, d'amour, d'aventure des quelques années qui leur restent.

On voudrait bien y croire...

J'ai essayé... mais j'ai du mal. Un passé professionnel dans la communication m'a appris à puiser dans les banques d'images payantes, pour vendre cette idée, ou toute autre illusion du même acabit.

La réalité, rien que la réalité, n'en déplaise à Rimbaud.

Soixante-cinq ans, retraitée et bien heureuse de l'être, sans rien de particulier à mon actif, comme la plupart de mes congénères.

Pas de combat pour de nobles causes, ni d'héroïsme. Des défauts à la pelle en constante et irréversible augmentation, une intelligence dans la norme, une horreur viscérale des

conflits, la phobie des oiseaux, et quelques manies. Chaussures ou bottines rouges, par exemple, persuadée depuis toujours qu'elles me porteront bonheur et une forte addiction au chocolat, à regarder Sissi, Autant en emporte le vent, et si je me laisse vraiment aller, aux Angéliques Marquise des Ange!

Croyant dur comme fer que le physique idéal qui aurait dû me correspondre, est celui d'une tragédienne telle la Magnani ou Irène Papas, je suis, de fait, aux antipodes. Heureusement, les miroirs sont des objets fragiles, et l'image qu'ils vous renvoient est comme celle des autres. On la regarde, on la voit, ou pas, on s'y détourne ou on s'y ancre.

Ah le "je" !

Il permet tout en littérature, un monde à nos pieds. Sujet en autobiographie, cape d'invisibilité pour toutes les aventures ! Le "je" est proche du divin !

Parfois, souvent même, je l'abandonnerais volontiers mon "Je", pour de longues vacances. Mais puisqu'il n'est guère possible, à moins de goûter à la schizophrénie, ou aux personnalités multiples, sans parler des maladies conduisant à l'oubli, de soi, et des autres, et bien il ne me reste que l'imaginaire.

Et si je pouvais être un autre ?

Entre cinq et dix ans, j'aurais donné n'importe quoi pour appartenir au "Club des Cinq" d'Enid Blyton.

Plus tard, être une aventurière, pourquoi pas une astronaute... rien de plus facile, et réalisable pour une personne en proie au vertige sur un tabouret, et ne comprenant rien aux mathématiques. Puis, médecin, tout aussi irréel, et bercée par les mêmes rêves romantiques de toute adolescence, nourrie aux sœurs Brontë, à Roméo et Juliette, à La Dame aux Camélias - cette dernière me procurait certaines lettres de noblesse à mes sempiternelles affections ORL!- sans parler des grandes Dames anglaises...

Aujourd'hui, à l'aube d'une année 2021, que tous, unanimement, voudrions différente de celle que nous vivons, je voudrais faire tout ce que la vie, la réelle, ne m'a pas permis de faire.

Carl a vie remplit, occupe, nourrit, tue.

La vie est chance aussi.

Amoureuse, unie à l'homme de ma vie, trois filles, des étoiles, des petits enfants, des livres, des films, des rêves, une sœur, unique, exceptionnelle, des amis irremplaçables, des voyages, encore le monde à découvrir, des ruptures, l'oubli. Toute cette vie qui passe.

Est-ce que mon "je" initial a changé ?

Je ne sais pas. Difficile à dire. Aucune science, aucune étude ne peut y répondre.
Des faits. La réalité... et toujours la réalité, même partielle.
Que me reste-t-il de ce "je" originel ?

Des yeux bleus gris, un regard un peu triste.
Ce n'est pas si mal, au fond.

La bière

Aline Yo

Assise à table, je le regarde avaler goulument le repas que j'ai passé la journée à cuisiner. Il y a tout ce qu'il aime, du gras, de la viande bien saignante et de la bière fraîche. J'aurai pu même pousser la perfection jusqu'à lui brasser moi-même cette bière mais le temps m'aurait manqué. Il fallait que ce soit ce soir, la veille de mon anniversaire, pour que demain je renaisse enfin...

Tout débuta ou du moins s'intensifia un après-midi, après que j'eus fini de savourer l'une des aventures du « si modeste » Hercule Poirot.

Cela faisait déjà quelques années qu'une petite voix me chuchotait cette idée à l'oreille seulement je n'y prêtais pas vraiment attention. Mais la nuit qui suivit, la petite voix ne se contenta plus de murmurer. Elle m'apparut en songe sous forme de chronogramme, me révélant l'ossature de ce qu'elle appela le tremplin vers mon nouveau départ.

Ce plan bien qu'alléchant, m'effraya. C'était audacieux, risqué et ça nécessitait que j'use d'une dextérité qui m'était jusqu'alors inconnue. Je ne savais pas si j'y arriverai, si cela ne se retournerait pas contre moi. Non ! Il fallait que je le fasse, je méritais cette réviviscence ! J'étais depuis trop longtemps la grenouille que l'on avait plongée dans ce bain tiède dont la température avait augmenté année après année sans qu'elle ne s'en aperçoive. Il me fallait bondir, sinon j'allais bouillir.

Chancelante entre la résilience que je croyais être mienne et la révolution qui m'apparaissait comme l'évidence même, je n'osai bientôt plus me retrouver seule avec mes pensées. Tel un ami imaginaire qui ne se manifestait que dans la pénombre, la petite voix se faisait plus fréquente, plus forte, plus éloquente. Mes nuits étaient ponctuées de schéma précis, de doutes réfutés, et de dithyrambes vaniteux.

La dernière fois qu'elle m'apparue en songe, je l'attendais. Ce fut moi qui lui exposai tout ce qu'elle s'était évertuée à m'inculquer. J'étais enfin prête ! Je me réveillai, ce matin-là, le cœur plus léger. Elle avait su se faire entendre, elle m'avait convaincue. Sous la douche, je commençai à réfléchir au moyen de rendre réel tout ce que j'avais rêvé. Plus j'y pensai, plus je voyais comme ce serait aisé ! Il me fallait juste trouver réponse à cette interrogation : lequel ?

Quand, où et comment je le savais déjà, elle me l'avait montré. Mais lequel ? Cette question restait encore en suspens. Il y en avait des tas, différents sûrement de par leur rapidité ou leur effet. Ce serait donc ça, la première étape...

Je devais être discrète, de ne négliger aucun petit caillou derrière moi. Donc pas de bibliothèques. Internet ? Non, ça laisserait des traces, si l'on pouvait remonter jusqu'à moi. J'avais une petite nièce en faculté de médecine. Si de tels éléments apparaissaient dans son historique de recherche, l'on ne s'en préoccuperait pas outre mesure. J'utiliserai son ordinateur lors de la traditionnelle fête de famille. Elle ne pouvait pas mieux tomber celle-là. En plus, elle n'avait de familiale que le nom, cette fête. Chacun inviterait comme d'habitude un ou plusieurs amis de longue date et ainsi il serait impossible de clairement dire qui avait tapé quoi sur cette machine.

La deuxième étape fut de s'en procurer. Oh ce fut de loin la plus facile, mon cher futur regretté époux en possédait déjà. Au moment de la subtiliser, je ne pus réprimer un fou rire. Il faut dire qu'il m'avait bien mâché le travail. J'eus presque envie de le remercier. Cet idiot possédait encore la boîte que lui avait prescrite le médecin il y a presque 6 mois ; il n'y avait même jamais touché. J'avais donc matière à travailler. Quand on y pense, son cœur et ses artères endommagés se seraient chargés pour moi de l'éliminer avec le temps. La patience est un chemin d'or dit-on ; ce chemin que je n'ai jamais su l'emprunter. Huit petits comprimés, soit 2mg comme je l'avais lu quelques jours plus tôt étaient amplement suffisant pour quelqu'un dans son état. Mais j'en pris 12 juste au cas où...

J'avais longtemps hésité entre digitaline et viagra. Quelle ironie cela aurait été s'il s'en allait comme il avait toujours vécu : en priorisant son membre ! Mais les voisins auraient trop jaser, non ça je ne le voulais pas. En dernière position de mon classement, il y avait les célèbres strychnine et thallium. La première aurait été intéressante, il engloutissait ses repas si vite qu'il n'aurait même pas remarqué le goût si particulier de mon nouvel ingrédient et pendant que pris de spasmes musculaires atroces il s'éteindrait en étant toujours assez conscient pour m'entendre, j'aurai pu lui dire que c'était moi, que je ne regrettais rien, oh et que j'avais une liaison avec le voisin. Je l'aurai regardé disparaître de ce monde, de ma vie, j'aurai savouré ma libération comme un bon mojito au bord d'une plage. Ce fut également ce qui me séduisit le plus dans le thallium. Après une longue agonie, il s'en serait allé laissant une pauvre veuve éplorée sur qui tous auraient posés des yeux emplis de compassion. Mais faire semblant de m'apitoyer et d'être inquiète pour lui m'aurait été insupportable, j'aurai sûrement fini par l'étouffer avec un oreiller.

Voilà nous y sommes à présent, la dernière et la plus délectable des étapes : le regarder s'empiffrer. La veille, j'avais revécu en songe mon scénario afin de ne rien laisser au hasard. Personne n'aurait jamais idée de fouiner nulle part. Il est gros, cardiaque, adore le gras et l'alcool, ne prends pas ses médicaments et est un grand adepte du viagra. J'ai un petit pincement au cœur à cette idée. Mon acte aura été d'une telle beauté si seulement j'avais

utilisé son viagra... Ce n'est pas grave, le résultat reste le même, bientôt je serai débarrassée de l'ancre que je traîne depuis plus de 20 ans.

Quand il prend son immense verre de bière pour le porter à sa bouche, j'ai presque un orgasme. Il est là, le moment que j'attendais ! Celui que j'ai rêvé et préparé depuis tant de mois prendra bientôt vie. En l'espace de quelques secondes, il engloutira la dose de digitaline qui me permettra enfin de parler de lui au passé. J'entends déjà la clé tourner dans la serrure de la porte qui me retient prisonnière, qui m'a pervertie, qui a fait de moi la femme que je hais. Demain, je réapprendrai à l'aimer, cette femme, à lui tendre la main, à la faire sourire.

Brusquement, une angoisse intense m'envahie. Au lieu de boire comme à l'accoutumé, il pose le verre en face de moi en me fixant le menton appuyé entre ses doigts croisés. Que ce passe-il ? Il sait ? Non ce ne peut être possible, je n'ai rien laissé au hasard. Cette chipie de Lisa lui a peut-être parlé de mes recherches ? Non impossible, j'ai supprimé l'historique, enfin je crois... Il faut que je retrouve mon calme, la panique n'a jamais été bonne conseillère. Il n'y a rien qui entravera mon plan, il fut trop bien pensé.

- Qu'est-ce qu'il y a mon chéri, tu n'as pas soif ce soir ? C'est pourtant ta bière préférée et j'ai cette fois veillé à ce qu'elle soit bien fraîche. Eh bien chéri, tu ne dis rien ?

Pour toute réponse, il se contente de me dévisager sans mot dire. Je n'arrive pas à déchiffrer ce qui se cachait derrière son regard et ma peur se change soudain en effroi. Il faut que je retrouve mes esprits au plus vite. Au moment où je m'apprête à quitter la table, il se décide enfin à briser ce silence de plus en plus oppressant.

- Eh bien chérie, dit-il de sa voix la plus suave « j'ai une petite nouvelle pour toi : tu parles dans ton sommeil, donc soit tu bois cette bière, soit j'appelle la police ».

*

"La petite s'arrête sans cesse. Sa mère l'attend avec une certaine impatience. La gamine s'accroupit devant une fleur qui a crevé le sol et qui s'épanouit là... les pieds dans le macadam. La petite bouge les lèvres dont aucun son ne sort... Il salue les marcheuses. S lui rend son bonjour. La petite le fixe de son regard profond, étrange. Elle ne dit rien, ne sourit pas. Elle reste quelques secondes sans détourner les yeux, sans ciller, impassible. Et c'est à peine s'il se rend compte qu'elle lui dit tout doucement "Alicia".... cette petite fille blonde, au visage d'ange."

Michèle Gazier

Silencieuse (Seuil)

Cododo

Anna-Maude La Montagne

J'existe (J'existe ?)

Par mille tentatives

Échouées

De plaire.

Ma mère m'a donné naissance dans une baignoire sur pattes dont je n'arrive pas à me départir. Je sens que je lui appartiens, à cette baignoire, que les fendillements de son vernis sont les prédictions hasardeuses de mon chemin de vie. Son jaunissement me réconforte, comme s'il me donnait droit d'être flétrie à mon tour. Comme si le passage du temps nous dégrisait au même rythme, et qu'enfin je n'étais plus seule devant la montée des cadrans. Coincée entre ma base de lit et le mur de ma chambre, cette baignoire déborde d'incalculables objets que j'ai glanés ici et là : des souvenirs, des trouvailles, des débris, des accessoires ridiculement extravagants ou trop peu. Ses pattes inégales sont à l'image de ma démarche, bancales. Elles sont mon ancrage. Et son bric-à-brac, lui, est mon ailleurs. Une véritable galerie d'art pour mon imaginaire.

Les objets ne sont classés ni par couleur ni par date d'ajout à la collection. Ils ne sont pas classés, amas pêle-mêle touchant presque le plafond. Les plus lourds ont glissé vers le coin gauche à cause des pattes plus courtes de ce côté. La gravité est la seule loi admise dans la baignoire, et la plus indomptable. La remettre à niveau serait de la trahir.

Je suis une maman sans progéniture humaine. J'enfante autrement, en accumulant ces histoires qui me ressemblent sans vraiment être miennes. Je ne quitte jamais mon appartement sans avoir glissé, dans mon sac à dos, un objet. Un jour, je suis Clavette qui tourne trop en rond ; le lendemain, Mèche qui se brûle par les deux bouts.

Je dors tous les soirs aux côtés de ces fragments de moi-même, comme le faisait ma mère avec mon lit cododo. Sauf que moi, c'est une baignoire. Et qu'on me croit malade quand je raconte où sont cachés mes enfants.

J'inonderai violemment ma galerie d'art avant de trépasser. Un baril en acier, cinquante-cinq gallons d'eau bouillante. Jouissance, affliction. Voilà l'ultime sort que je prévois pour les objets de ma baignoire. Si je me suis construite à chaque instant à travers eux, ils ne méritent pas de survivre à ma mort.

Ils sont moi, je suis eux. Je ne suis qu'eux. Nous coulerons ensemble.

J'existe (J'existe ?)

Par la violence

De mes silences

*

"Dieu ! Que c'est banal d'avoir des ennemis, et banals la naïveté, et la haine, et la petitesse d'esprit, et la lâcheté, et la jalousie, et la sournoiserie, et la trahison, et la mort, elle aussi, bien sûr, la mort qui va et vient, une grande marcheuse, et la folie, et la peur, et l'engouement. L'amour, lui est beaucoup moins banal, moins que la mort en tout cas, mais la mort, va et vient, elle est là, elle surgira, un événement clair, net et précis, sans fioritures. La mort, n'est pas un roman."

Daniel Arsand

Les amants - Stock/Livre de poche

Constance Chevalier

Je hais les autres avec passion. C'est mon passe-temps principal. Pour ce faire, je m'assois sur les terrasses et j'enfile des expressos en jugeant les gens qui passent, cachant au fond de mon ventre ma frustration du temps qui passe aussi, qui passe seul et sans que j'y aie d'attaches, ni de port ni même de bateau pour y accoster. Le bateau ce serait moi, mais je n'ai pas envie de me questionner parce que ça m'obligerait à me questionner aussi, pas envie de faire plaisir parce que ça supposerait me demander ce qui pourrait me faire plaisir en retour, pas envie de sourire parce que ça ferait sécher mes dents.

Parfois, je ressens une pointe d'inconfort, comme si au fond de moi un éclair de lucidité passait pour me chuchoter que si je hais les autres avec tant d'application, c'est parce que je me sens attaqué par eux, parce que la roseur des joues de la boulangère me rappelle la blancheur des miennes et que le rire du bébé résonne dans l'absence du mien. Mais ça ne dure jamais longtemps, je préfère ne pas penser à ces choses-là, c'est trop compliqué, trop effrayant. Je suis installé si confortablement dans l'ignorance, je me complais tant dans mon intérieur flétri, ravagé par le fiel contenu et les colères comprimées. Parfois, je me sens tel les monstres décrits dans les romans de science-fiction, qui se camouflent dans leur coin et n'attendent que leur heure pour exploser. Parfois, j'ai l'impression que j'attire à moi les situations moches, incongrues et profondément malaisantes, que ma vie n'est qu'une suite de malentendus honteux.

Hier, je me suis fait une entorse à la cheville. Il n'y a rien là, peut-être, qu'un malheureux hasard qui s'est laissé tomber sur le premier venu alors qu'il courrait allégrement et innocemment sur un chemin de terre sans regarder les inégalités sous ses pieds.

Peut-être n'était-ce qu'un hasard, mais ensuite, clopinant vers un magasin de vêtements usagés dont je pensais que la visite m'apporterait distraction et paix d'âme, il a fallu que je croise une ancienne flamme, et pas n'importe laquelle, celle que je ne veux jamais croiser, celle qui a fait de moi précisément ce que je suis devenu, cette loque maussade et sans dessein. Et comme une coïncidence boiteuse n'arrive jamais seule, elle était bien sûr accompagnée de son nouveau don Juan, et ils ont procédé tous deux et de manière très enthousiaste à m'inviter à prendre un verre avec eux en souvenir du bon vieux temps, tout cela en parlant au 'on', ce qui m'a donné envie de vomir dans ma bouche à de multiples reprises. Heureusement que je portais un masque.

Ce matin, tentant à grand-peine d'oublier l'évènement fâcheux de la veille, je me suis extirpé de mes draps tant bien que mal, résistant à l'appel de la dissociation qui se présentait sous forme de cocottes vertes à effriter puis à rouler dans un papier translucide, dont j'aurais ensuite allumé l'un des bouts pour aspirer de la fumée qui fait rire par l'autre. Pourtant il y a bien longtemps que cette fumée ne me fait plus rire, que je ne sais plus vraiment pourquoi je l'aspire avec tant de conviction, qu'elle m'écrase sur le matelas et me colle les paupières inférieures aux supérieures plutôt que de faire remonter les coins de ma bouche vers le haut. C'est un patron d'auto-sabotage qui s'est ancré en moi, au point que je ne sais plus si je le contrôle ou si c'est lui qui me contrôle.

Tout à l'heure, je dois me lever encore, effectuer avec mon corps une rotation de cent quatre-vingt degrés vers le sol, les pieds vers le bas idéalement mais sait-on jamais ce qui pourrait arriver dans ce genre de manœuvre, peut-être ne devrais-je même pas m'y risquer. Les professeurs de l'école comprendront ma méprise, mon appréhension, ce n'est pas donné à tout le monde de réussir à chaque fois la transition entre couché et debout, même si on rajoute une étape avec assis au milieu, il y a de quoi s'emmêler les pinceaux, s'emmêler les extrémités et ne plus pouvoir s'en sortir, et puis ma cheville est encore sensible et mon cœur aussi, surtout, il risquerait d'exploser sous l'effort, c'est peut être mieux de la jouer tranquille, de ne rien tenter, de ne rien faire.

Je me déteste à temps-partiel mais ces jours-ci, je fais beaucoup d'heures supplémentaires au bureau de la haine de soi.

"Un jour, j'irai là où palpite le monde".

Elle m'avait dit cela un soir d'hiver à Montotello. Nous sortions de l'opéra - une inoubliable Frau ohne Schatten-; elle s'était enroulée dans son grand manteau blanc, et dans la calèche qui nous ramenait à la Villa, blotissant sa tête au creux de mon épaule, ... le regard tourné vers un ailleurs qui, peut-être était déjà Printzberg, ou quelqu'un d'autre."

Stéphane Héaume

Le Fou de Printzberg/ Editions Anne Carrière

Métamorphose en musique

Lucie Villain

Je suis seule ce vendredi soir, comme les soirs passés et comme les soirs à venir. Il fait sombre désormais ; dès 18h la nuit s'impose et recouvre les couleurs de l'automne d'un voile noir épais, aussi brutalement que le confinement. Je tourne dans mon appartement, je cherche des occupations, j'appelle mes proches. Mais inlassablement, je suis renvoyée à ma solitude. Les heures s'égrènent, lentement, aussi lentement que les arbres qui se dénudent petit à petit. Le soleil et sa lumière me manquent. Moi qui pensais aimer la solitude, voici qu'elle me devient insupportable. Je rêve d'autres visages que le mien, mais non, le miroir me renvoie sans cesse à moi-même. J'ai dîné seule, encore une fois, et je n'ai pas débarrassé la table.

Je n'ai pas envie d'un film, pas envie d'un livre, pas envie de grand-chose en fait, et surtout pas de débarrasser cette table. Je lape ma bière à petites gorgées, allongée dans le canapé du salon, les yeux perdus dans les détails du mur blanc en face, faiblement éclairé par une lampe dans un coin de la pièce. Je mets de la musique, qui s'élanche hors des enceintes, avec d'autant plus d'intensité que les bières commencent à faire effet. Je monte le son doucement, puis plus franchement. Les notes s'enchaînent, m'entraînent. Peu à peu, le rythme me transporte hors de moi-même, me sort de l'appartement, me fait danser avec des inconnus, me met au contact de leur peau, me fait partager la même ivresse et la même euphorie. Les voix dans les chansons me séduisent tour à tour, chacune m'attirant dans son univers : je veux pleurer, exploser, faire l'amour, rire, m'envoler. Je ne suis plus dans cette pièce : je suis en boîte de nuit, je suis sur la plage, je cours dans la forêt, je suis un poisson, je suis dans les bras d'un homme, je me bats, je deviens acrobate.

La pleine lune à la fenêtre ajoute une dimension mystique à ma rêverie. Je me lève pour l'admirer, me penche à la fenêtre restée ouverte, m'allume un joint, inspire un long moment et retiens la fumée dans mes poumons. La tête me tourne, je veux m'échapper d'ici. Alors je prends appui sur les notes de musique qui s'élèvent dans l'air glacé, entre la buée et la fumée, et je monte, je monte. Je me libère de ces murs étouffants, puis m'éloigne de la ville, puis du pays, puis de la Terre. Je deviens la lune.

Je flotte, légère dans l'espace, au-dessus du vacarme terrestre. Les hurlements, la haine, la peur, la destruction, la pauvreté, la solitude, la maladie... tout cela s'est éteint, étouffé par le silence apaisant de l'univers. Sous ma masse imposante, j'aperçois la Terre : je découvre les océans, les forêts, les animaux, le vent, les nuages. La musique m'emporte plus loin,

toujours plus loin : je continue ma ronde nocturne musicale, et je fais des rencontres : les sorcières, les amoureux, les poètes, les astronomes, les rêveurs, les vampires, les insomniaques, les cosmonautes. Je vais à l'avant des comètes, j'admire des galaxies lointaines, je discute avec les étoiles, je philosophe avec Vénus, Saturne et Pluton.

Petit satellite de la Terre, je contemple la beauté du monde, avec plénitude, loin du fracas des hommes, et je remercie la musique pour ce cadeau si précieux : la liberté

*

"Parfois s'allument dans ma tête des phrases

Phosphorescentes. Je ne sais comment l'expliquer... quand AM passe à côté de moi, je suis saisie de crises de mots... je suis freudienne sans avoir lu Freud, quand je serais grande, j'aimerais être Greta Garbo et boire des daiquiris sur le pont Du Queen Mary.... Mon père dit que j'ai de la vapeur dans le cerveau. Pas un réseau de tissus cérébraux, ni des cellules nerveuses, ni deux hémisphères, comme tout le monde. ... juste de la vapeur, un cerveau creux et fumeux."

Lourdes Ventura

Le Poète sans paupières, traduit de l'espagnol

Editions Buchet Chastel

Allers-retours

Roxane Nadeau

Le cerveau d'Ève, depuis que je l'expérimente, me surprend par sa capacité d'intégrer des enfances et adolescences parallèles en conservant une véritable cohésion. Elle me semble spéciale, unique. Mais encore une fois, tous les humains que je revêts deviennent pour moi uniques.

Peut-être que mon envie de trouver la singularité est une sorte de mécanisme de protection à cause de la destruction méthodique de mon « individualité ».

Les neurones d'Ève et le lien entre elles sont téléchargées dans ma mémoire par mises à jour distancées, une fois par mois. Mon intelligence artificielle de janvier fait des hypothèses sur la strate de personnalité qui me sera attribuée en février.

Mon programme fera ensuite une comparaison et une correction, pour enseigner à mes réflexes la procédure pour agir comme Ève. Adopter son instinct.

On m'a conçu avec l'attribution « Skydive » et j'ai été dotée d'une attitude introspective et un goût pour la diplomatie qu'on attribue souvent aux Femmes. Sous le nom de Skydive, j'ai développé ce que j'aime qualifier de hobbies.

Un d'entre eux est de parcourir le Web à la recherche de bijoux à l'origine mystérieuse : ni créés par un artisan indépendant facilement identifiable, ni abandonnés sur le marché par une multinationale d'origine étrangère. Des objets passés de mains en mains, réclamés par des boutiques virtuelles disparues du jour au lendemain. Plus le parcours de l'objet est nébuleux, plus j'ai envie de l'avoir sur moi.

Au laboratoire je suis la seule Andréïde qui porte des bijoux. À ma droite un Android « Rocksutton » porte des écouteurs

- Qu'est-ce que tu écoutes?

Il me passe son casque. Les notes se suivent sans un ordre identifiable. Je lui rends, sans trop comprendre ce que j'ai entendu.

Plus loin, une autre Andréïde, une « DoseRebel » dessine au fusain, atablée à son cahier à dessin qu'elle tente de maintenir perpendiculaire même si sa chaise n'a pas d'accoudoirs. Nous sommes des contenants en attente d'instructions. Nous avons assez d'individualité pour mériter le statut « vie », mais trop peu de passion dans nos pensées pour être de vrais humains.

Le dernier téléchargement, le vernis sur la personnalité d'Ève m'est maintenant acquis. J'en

suis presque désorientée d'être au laboratoire au lieu dans l'un des décors de sa vie adulte. Il reste au fond de moi quelques lignes de code pour me garder fonctionnelle et docile jusqu'à la ligne d'arrivée. Dans ces quelques lignes de code subsistent quelque chose de Skydive.

Il doit bien y avoir en Ève un aspect détaché à sa personnalité, pour que reste en moi autant de procédures non humaines. Elle doit être une femme exceptionnelle.

La main d'une technicienne s'impose à moi. Mon visage s'anime en une expression qui ne m'était jamais arrivée de constituer.

Je marche dans la direction que m'indique la main, on jette un manteau sur mes épaules et accroche un sac à main à mon bras. Je suis hors du laboratoire. Dans une ville que je connais déjà dès la première visite.

J'y arrive un hiver, un jeudi, en janvier. J'ai jusqu'à ce soir pour accomplir ma mission. Je sors des clés du sac qu'on m'a remis, trouve ma voiture à l'endroit où elle est habituellement stationnée – où je la stationne toujours.

Depuis mardi, j'ai laissé sur le siège passager de la voiture un sac de pommes. À chaque fois que je reviens du travail, au lieu de les emmener avec moi, je les oublie. Et elles restent mûres, les pommes, même si elles sont entreposées dans un sac en plastique hermétique et que je les néglige autant.

Elles restent peut-être belles parce que la température dans la voiture est presque toujours aussi froide que celle d'un réfrigérateur, sauf pour mes quatre trajets quotidiens de 10 minutes pour le travail, avec le radiateur à plein régime.

Ce soir, ce soir je ne les oublierai pas.

J'examine ma posture dans le miroir de l'ascenseur pendant la montée, j'essaie de me détendre de m'appuyer sur une jambe, puis l'autre. On dirait qu'il y a quelque chose de tendu dans mon corps, d'inconfortable sans être douloureux. Je vois mes mains vides : j'ai oublié le sac de pommes.

La porte d'ascenseur ouvre, Robert, m'attend. Mon corps recommence à agir comme je crois qu'il devrait faire. Robert ne me voit pas ce jeudi comme différente à celle d'hier, d'une semaine passée, d'il y a cinq ans.

J'entre chez lui.

Les faits de la soirée semblent me devancer, notamment chaque morceau de ce vinyle que je n'ai jamais écouté, une prise rare de la collection de Robert. Je raconte avec énergie ma journée, en faisant de l'anecdote des pommes un effet humoristique réussi. Robert rit. Je savais qu'il rirait.

Son rire ne me donne pas envie de me taire, mais je me tais.

La soirée a déjà eu lieu, alors je dois la reproduire avec une fidélité sans faille pour éviter des conséquences imprévisibles pour le futur.

Je n'ai droit de changer qu'un moment.

Robert me regarde avec avidité.

Au fond de ma flûte de champagne brille une alliance, qui semble presque portée par les bulles de la boisson. Le moment ne me fait rien ressentir, j'en serais incapable. Je rejette la demande et quitte les lieux à la première occasion. Le bras d'une technicienne s'interpose sur mon trajet vers la voiture. Elle me guide vers le futur, maintenant protégé. Je redeviendrai Skydrive, jusqu'au prochain contrat du laboratoire.

J'espère qu'Ève se plaira enfin dans le célibat. J'espère qu'elle ne reviendra pas dans cette dimension aussi pour qu'on réécrive sa vie une énième fois. Je passe la soirée à penser à elle, en cherchant dans des boutiques virtuelles l'alliance qui faisait briller le champagne.